

Supplément au SOP n° 279, juin 2003

**« QUAND LA PAROLE EST JUSTE »**

**L'ÉDUCATION.**

**CE QUE PEUT EN DIRE**

**LA TRADITION CHRÉTIENNE ORTHODOXE**

Version originale d'un texte  
de Bertrand VERGELY ,  
maître de conférences à l'Institut d'études politiques  
et à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris,  
destiné au recueil « *L'Éducation.*

*Ce qu'en disent les religions »*

(Les Éditions de l'Atelier)

Document 279.A

## Une société en quête de sens

Quand il est question de religion, le monde contemporain s'inquiète. A fortiori, quand il est question de religion en matière éducative. Les interrogations se font alors pressantes.

L'enseignement moderne se fonde sur la raison qui apprend aux citoyens à juger des choses et non pas à croire. Vouloir mêler la religion à l'enseignement n'est-ce pas vouloir remplacer la raison par la croyance et ainsi faire régresser la raison ?

En outre, il existe dans la cité des confessions multiples, christianisme, islam, judaïsme, bouddhisme, sans compter l'animisme, l'ésotérisme ainsi qu'un certain nombre de sectes revendiquant le statut d'Eglise et de religion. Si demain on décide d'introduire le religieux dans l'enseignement, quelle religion va-t-on introduire et sur quels critères ? Au nom de quoi va-t-on déclarer que telle religion est plus propice à l'éducation des futurs citoyens que telle autre ?

Une partie des Lumières a pensé que la religion est contraire à l'exercice de la raison comme à la conduite d'une vie libre dans la cité. Le monde contemporain n'est pas loin de penser la même chose. Ironie de la vie, à ses yeux, c'est tout juste si Dieu n'est pas le diable !

On ne peut totalement donner tort à une telle réaction. Par le passé, en se comportant d'une façon autoritaire, intransigeante, intolérante, le christianisme a suscité crainte, rébellion ou rejet. Par le présent, la montée des intégrismes religieux au Proche-Orient, les projets de croisade anti-occidentale au nom de Dieu provoquent effroi et recul à l'égard du fait religieux en tant que tel. Pourtant, on ne peut en rester là, la réalité du fait religieux ne se confondant pas avec l'irrationnel, l'obscurantisme ainsi que l'extrémisme religieux.

Puisque d'enseignement il s'agit, revenons à la situation de celui-ci. L'enseignement que nous connaissons aujourd'hui en France est un enseignement républicain et laïque, dont le projet est de servir l'homme et le citoyen, en apportant à ceux-ci les moyens d'accéder à une vie harmonieuse et responsable. L'école, le lycée, l'université ont ainsi été fondés afin de dispenser aux futurs citoyens et aux futurs hommes, les règles élémentaires de la vie en commun par l'éducation, la lecture, l'écriture, le calcul ainsi que les éléments d'une culture dite de base par l'instruction, enfin l'accès à un savoir scientifique, politique, moral, esthétique et philosophique par l'enseignement.

Depuis la Révolution française et son projet de changer l'humanité par l'éducation, l'enseignement républicain et laïque a bénéficié pour se construire du souffle émanant de l'idéal révolutionnaire. Présentement, notamment depuis Mai 68, cet idéal s'essouffle. L'éducation pour tous, novatrice hier, semble normale aujourd'hui. Cette idée ne mobilise plus. La société ne croit plus au changement de l'homme en

général et au changement de l'humanité par l'éducation en particulier. Dans une école qui se démocratise de plus en plus, professeurs comme élèves réclament autre chose. Ils aspirent à se relier à la vie, que celle-ci soit la vie concrète du marché du travail ou la vie de loisir exprimée par la sensibilité de l'époque, avec laquelle nombre de professeurs comme nombre d'élèves déclarent vouloir être "en phase". D'où des heurts au sein de l'école, du lycée, de l'université.

Quand il est poussé à la limite, le désir de vie devient un désir de rupture remettant en cause les bases mêmes de l'école, en l'occurrence le savoir et la discipline. Quand il prend l'allure d'une rupture, l'effet en est si déstabilisant que, par réaction, élèves comme professeurs font machine arrière, en préférant un enseignement traditionnel qui se tient à une aventure désordonnée.

L'enseignement dans le monde contemporain traverse un malaise. Pris entre la tentation de la rupture ou du repli, il ne parvient pas à s'affranchir d'un cercle vicieux qui le conduit à se précipiter dans la rupture par réaction avec la tradition avant de retourner dans la tradition par réaction contre la rupture. En conséquence de quoi, il est rarement en mesure de permettre à la vie et au sérieux de se marier ensemble.

Une question se pose dès lors. Allons-nous pouvoir dans l'avenir retrouver une telle unité ou allons-nous être condamnés à osciller entre les extrêmes d'une vie sans sérieux et d'un sérieux sans vie, en parvenant ici ou là à quelques réconciliations aussi heureuses que miraculeuses ?

Nous le pouvons. Une modernité créatrice est possible. C'est ce que pense, du moins, la tradition chrétienne orthodoxe, une tradition qu'il convient de comprendre en revenant sur le sens du religieux en général et du Christ en particulier.

## **De la religion**

Il existe une religion inquiétante. Celle-ci renvoie au sacré pris en un sens immédiat. Comme son nom l'indique, le sacré consiste à sacraliser. Un tel geste n'est pas neutre. Il est toujours passionné voire violent, son action consistant à prendre un élément de la réalité, à l'ériger en absolu puis à en faire un pouvoir écrasant tous les autres éléments de la réalité. D'où une division de celle-ci en deux. D'un côté les adorateurs, soumis corps et âme à tel ou tel élément de la réalité érigé en absolu. D'un autre côté, les "autres", les non initiés, rejetés, exclus, méprisés, voire haïs.

La culture humaniste a rejeté ce type de religion. Il s'agit là d'un bienfait ; mieux, d'une nécessité. Nous le constatons tous les jours, le monde est rempli d'un sacré "sauvage", s'exprimant à travers toutes sortes de cultes rassemblant des foules d'adorateurs. Un tel climat ne conduit pas seulement à une défaite de la pensée. Il conduit à une défaite de la cité, la folle adoration dégénérant périodiquement en violences plus ou moins terrifiantes.

Il existe toutefois une autre religion qui n'a rien d'inquiétant. Celle-ci relève non pas du sacré mais du mystère. Ce terme est souvent confondu avec celui d'obscurité maligne. Quand quelqu'un cache à dessein quelque chose, on dit qu'il "fait des mystères". Le sens du mystère est bien autrement profond.

général et au changement de l'humanité par l'éducation en particulier. Dans une école qui se démocratise de plus en plus, professeurs comme élèves réclament autre chose. Ils aspirent à se relier à la vie, que celle-ci soit la vie concrète du marché du travail ou la vie de loisir exprimée par la sensibilité de l'époque, avec laquelle nombre de professeurs comme nombre d'élèves déclarent vouloir être "en phase". D'où des heurts au sein de l'école, du lycée, de l'université.

Quand il est poussé à la limite, le désir de vie devient un désir de rupture remettant en cause les bases mêmes de l'école, en l'occurrence le savoir et la discipline. Quand il prend l'allure d'une rupture, l'effet en est si déstabilisant que, par réaction, élèves comme professeurs font machine arrière, en préférant un enseignement traditionnel qui se tient à une aventure désordonnée.

L'enseignement dans le monde contemporain traverse un malaise. Pris entre la tentation de la rupture ou du repli, il ne parvient pas à s'affranchir d'un cercle vicieux qui le conduit à se précipiter dans la rupture par réaction avec la tradition avant de retourner dans la tradition par réaction contre la rupture. En conséquence de quoi, il est rarement en mesure de permettre à la vie et au sérieux de se marier ensemble.

Une question se pose dès lors. Allons-nous pouvoir dans l'avenir retrouver une telle unité ou allons-nous être condamnés à osciller entre les extrêmes d'une vie sans sérieux et d'un sérieux sans vie, en parvenant ici ou là à quelques réconciliations aussi heureuses que miraculeuses ?

Nous le pouvons. Une modernité créatrice est possible. C'est ce que pense, du moins, la tradition chrétienne orthodoxe, une tradition qu'il convient de comprendre en revenant sur le sens du religieux en général et du Christ en particulier.

## **De la religion**

Il existe une religion inquiétante. Celle-ci renvoie au sacré pris en un sens immédiat. Comme son nom l'indique, le sacré consiste à sacraliser. Un tel geste n'est pas neutre. Il est toujours passionné voire violent, son action consistant à prendre un élément de la réalité, à l'ériger en absolu puis à en faire un pouvoir écrasant tous les autres éléments de la réalité. D'où une division de celle-ci en deux. D'un côté les adorateurs, soumis corps et âme à tel ou tel élément de la réalité érigé en absolu. D'un autre côté, les "autres", les non initiés, rejetés, exclus, méprisés, voire haïs.

La culture humaniste a rejeté ce type de religion. Il s'agit là d'un bienfait ; mieux, d'une nécessité. Nous le constatons tous les jours, le monde est rempli d'un sacré "sauvage", s'exprimant à travers toutes sortes de cultes rassemblant des foules d'adorateurs. Un tel climat ne conduit pas seulement à une défaite de la pensée. Il conduit à une défaite de la cité, la folle adoration dégénérant périodiquement en violences plus ou moins terrifiantes.

Il existe toutefois une autre religion qui n'a rien d'inquiétant. Celle-ci relève non pas du sacré mais du mystère. Ce terme est souvent confondu avec celui d'obscurité maligne. Quand quelqu'un cache à dessein quelque chose, on dit qu'il "fait des mystères". Le sens du mystère est bien autrement profond.

Comme son nom grec l'indique, mystère vient de *mysterion* qui veut dire silence. En ce sens, être confronté à un mystère, c'est être confronté à un silence. Quel silence ? Le silence qui est le nôtre, quand mis en face de quelque chose de beau, de profond, d'essentiel, de fondamental, nous nous taisons, afin de pouvoir mieux regarder, admirer, contempler.

Tout ce qui nous touche en profondeur crée en nous le sens du mystère, qui est un silence plein de respect. Un silence si plein dans son respect que, si nous le vivons, si nous le laissons vivre, celui-ci se transforme. Il laisse monter une parole. Quelle parole ? La parole même de la vie.

Celle-ci n'est pas un vain mot. Quand quelqu'un est vivant, son côté vivant se voit. Il est parlant. Quand quelque chose est essentiel, ce côté essentiel se voit et s'entend. Il est parlant. C'est ce que signifie la parole de la vie. Celle-ci est l'essentiel de la vie parlant de lui-même d'une façon si profonde qu'il se met à nous parler de l'intérieur, bien qu'en apparence rien ne se dise verbalement.

Dire que la vie est plénitude explosive de vie et dire que celle-ci est parlante, c'est dire une seule et même chose. D'où l'expérience créatrice consistant à laisser parler le parlant de la vie. Tentons une telle expérience, la vie se met à changer du tout au tout. On pensait que la vie humaine est un hasard, un accident de la nature, nous ayant un jour abandonné dans le monde. Le parlant de la vie nous montre autre chose. Si tout est effectivement né d'un formidable désordre, ce désordre a été créateur. C'est le parlant qui a désordonné le monde pour le créer.

Il n'y a donc pas rien à l'origine de la vie et de l'homme. Il y a plus que du sens. Il y a du parlant. Comprenons-le, en revenant à notre origine, ce n'est pas vers un passé que nous régressons. Ce sont les sources de nous-mêmes que nous découvrons. C'est notre destination qui, du coup, se met à voir le jour.

Nous ne savons souvent pas qui nous sommes ni quoi faire de nous-mêmes. En rentrant en soi, cette détresse s'estompe. Le parlant se mettant à vivre, on prend intérêt à devenir le parlant que l'on est potentiellement sans l'être actuellement. La connaissance de notre origine devenant connaissance de ce que nous sommes, la connaissance de ce que nous sommes donne de l'avenir à ce que nous sommes. De déraciné que l'on était, on devient alors un être relié, habité, orienté. La vie cesse de nous apparaître comme absurde ou d'être soumise à un programme dicté par l'extérieur. On tient là le sens authentique du mot religion, en l'occurrence relation. Relation au parlant de la vie parlant en nous, quand nous acceptons de nous lier à un tel parlant.

Les hommes s'opposent par le sacré. Ils se rassemblent par le parlant. C'est au nom du parlant que, jadis, les prophètes et les hommes éveillés se sont mis à parler, afin de tirer les hommes du sommeil dans lequel les avaient plongés les senteurs opiacées des effluves du sacré. C'est le parlant qui est aujourd'hui au cœur des attentes du monde qui est le nôtre.

Celui-ci refuse le sacré. N'est-ce pas parce que, en creux, il est en attente de la révélation de son parlant intime ? Et cette attente, n'est-elle pas ce que l'école dans

son ensemble attend de ses vœux ? Il est question de relier celle-ci avec la vie. Mais avec quelle vie ? Celle du marché du travail et de la culture diffusée par les médias ?

Le monde est enivré par le sacré sauvage. Il est simultanément assoiffé de parlant, de relation à un essentiel de lui-même qui lui parle. Posons le religieux comme expérience du parlant intime de l'homme, une conclusion s'impose. Il est pertinent de reparler aujourd'hui d'un tel religieux dans le monde en général et dans l'école en particulier.

## De Dieu

On ne fait rien sans aimer ce que l'on fait. Comme on vit dans le monde et plus particulièrement dans un monde marqué par la matérialité des choses et derrière elle la terre, les premières choses que l'on aime sont des choses liées à la terre, à la matière, au monde. Aussi est-il normal que la première religion de tout homme soit celle du monde, des choses de la terre. Le polythéisme et avec lui le paganisme sont les formes naturelles de la religion dans l'humanité.

La preuve, personne ne croit à proprement parler en rien. D'abord, parce que ne croire en rien n'est pas ne pas croire, mais croire dans le rien, ce qui est une forme de croyance. La croyance dans le fait de débarrasser le monde de toute espèce de divinité guidant ou sauvant le monde. Aux yeux de l'incroyance, il importe de ne compter que sur soi, si l'on veut pouvoir se guider et se sauver. Il importe donc de revenir à la matérialité des choses, en ne s'appuyant que sur la nature dépouillée de toute finalité, de tout plan.

Pourquoi sommes-nous là ? Où allons-nous ? La question n'a pas lieu d'être. Nous sommes parce que nous sommes. Et comme nous sommes là, l'important n'est pas de se demander pourquoi nous y sommes, puisque nous y sommes, mais comment nous pouvons y être le mieux possible.

L'incroyance est un héroïsme de l'esprit. Un tel héroïsme procure un bonheur d'un autre type que celui en vigueur dans le polythéisme et le paganisme.

Il y a une jouissance de l'idole et des dieux. Celle de sentir que tout est vivant et vibrant dans une nature pensée comme une mère. La religion du monde procure une telle jouissance. Il y a une jouissance du vide et du rien. Jouissance quasiment aérienne de se sentir délivré de tout, voire même de soi-même. L'irréligion procure une telle jouissance. Par son doute systématique, elle fait accéder à une forme de pureté renvoyant le monde et l'existence à une nudité primordiale.

S'il y a une religion naturelle des hommes, il y a une irréligion tout aussi naturelle de ceux-ci. Les deux forment un équilibre. Quand l'esprit est trop encombré d'idoles, il est bon de revenir à une forme de vide. Quand le vide devient froid, il est réjouissant d'adorer. Notre sagesse ordinaire vit au rythme de nos religions naturelles et de notre irréligion naturelle. Le doute corrigeant l'élan de nos adorations et nos adorations redonnant quelque chaleur à l'existence, nous parvenons à nous stabiliser. Une telle stabilité donne ce que l'on appelle la vie raisonnable, une vie conforme à la nature de l'homme dans le monde, en respectant

ses élans nécessaires comme un retrait indispensable, le tout donnant des plaisirs sages et mesurés ainsi qu'une sagesse et une mesure heureuses.

On pourrait penser qu'il y a là une forme de perfection. Mais est-ce le cas ? Quand le vide tempère l'adoration des idoles ne sert-il pas celle-ci ? Et quand l'adoration de l'idole tempère le vide ne le sert-elle pas elle aussi ? Ne risque-t-on pas en ce sens de s'aliéner à force de vouloir vivre dans le raisonnable en n'étant ni dans l'élan véritable ni dans le vide véritable ?

Il y a le raisonnable. Il y a la raison. Le raisonnable n'étant pas forcément libre et donc plein de raison, quand tel est le cas, c'est en l'outrepassant que l'on revient à la raison. L'outrepasser veut dire en l'occurrence rendre son vide au vide et son élan à l'élan. Comment ? En allant au bout des questions que nos désirs de vide et d'élan posent.

Ainsi, l'élan que nous recherchons dans le monde et ses objets à travers une fusion adoratrice avec eux n'est-il pas la quête d'une profondeur qui n'arrive pas à se nommer ? Ne cherchons-nous pas à nous enraciner dans la matière et la nature parce que nous sommes en quête d'une profondeur de la matière et de la nature ?

De même, le vide qui nous pousse à nous détacher du monde ne traduit-il pas la quête d'une élévation qui n'arrive pas à se nommer ? Ne cherchons-nous pas à nous délivrer de l'adoration de la matière et de la nature parce que nous sommes en quête d'un dépassement de la matière et de la nature ?

Il y a une profondeur et une hauteur qui se cherchent dans nos désirs et dans nos vies. Quand une telle profondeur et une telle hauteur voient le jour, la vie humaine prend toute sa mesure. Elle fait mieux que vivre raisonnablement. Elle vit avec profondeur et hauteur. Elle atteint la mesure de sa mesure. Celle-ci consiste non pas à se mesurer à soi, mais à trouver sa mesure en étant mesuré par autre chose que soi. Par une grandeur parlant à l'humanité de quelque chose de plus profond et de plus élevé que le monde.

Comprendre un tel sens de la mesure de la vie humaine fait quitter les rivages de la religion comme de l'irrégion naturelles de l'humanité et accéder à l'espace du prophétisme. Celui-ci est communément décrit comme un geste de rupture avec le monde de la religion naturelle des hommes. Il importe d'aller au-delà d'une telle définition juste mais négative.

Le prophétisme d'Israël n'est pas haine des idoles, mais respect de la vocation humaine. Derrière ses élans et son aspiration au détachement, l'humanité est en quête de grandeur, parce qu'il y a une grandeur en elle. Celle-ci vient de la grandeur qui préside à tout ce qui existe. D'où le sens du monothéisme. Quand il confesse l'existence d'un Dieu un et transcendant, celui-ci ne parle pas d'un Dieu quantitativement unique et spatialement lointain. Il pénètre dans le noyau de l'existence du monde et des hommes afin de révéler une grandeur insoupçonnée.

Ce qui vit dans les profondeurs du monde et de l'homme est immense. Ainsi, parler de Dieu comme d'un être transcendant, c'est offrir à la raison humaine la possibilité d'accéder à la pleine mesure de ce que sont le monde et l'homme.

## Du Christ

Le sens de la grandeur est libérateur. Il permet d'aller plus loin. Dans l'élan qui pousse vers le monde et les hommes, en n'aimant pas simplement le monde et les hommes comme objets mais pour la grandeur qui se trouve en eux. Dans le détachement qui pousse au-delà du monde et des hommes, en aspirant non pas au vide mais à la hauteur. Encore faut-il assimiler une telle grandeur. Cela n'est pas toujours aisé.

La grandeur peut conduire à l'orgueil. Il arrive que l'on se croit supérieur, en sentant qu'il y a quelque chose de grand dans le monde, dans l'homme, dans Dieu lui-même. On cesse alors d'être raisonnable. On se met à adorer follement. Ou bien à se détacher follement du monde et des hommes. On se perd alors soi-même.

La grandeur peut aussi conduire au désespoir. Il arrive que l'on se croit seul et abandonné, la grandeur semblant abstraite, éloignée du monde, des hommes, de la vie raisonnable de l'humanité. On devient alors raisonnable par révolte, en réaction contre une grandeur déstabilisante. On se résigne à avoir tel ou tel élan, à pratiquer telle ou telle forme de détachement.

L'histoire humaine montre folie et désespoir, tyrannie et révolte. La grandeur n'en est pas la cause au sens où folie et désespoir seraient voulus par elle. Il n'en demeure pas moins que folie et désespoir sont liés à la grandeur, comme tel ou tel excès possible accompagne par la force des choses toute relation au monde comme à l'homme.

L'histoire humaine vit la difficulté qu'il y a à apprivoiser sa propre grandeur. Cette difficulté se traduit par la tentation de la fusion avec celle-ci ou bien encore par celle de l'exclusion. Quand c'est le cas, l'humanité se perd et, se perdant, la question de son salut devient une urgence.

Le fait qu'il y ait une grandeur éprouve l'humanité. Dans cette épreuve, celle-ci n'est pour autant jamais abandonnée. S'il y a folie ou désespoir parce que la grandeur existe, là où il y a folie et désespoir il n'y en a pas moins grandeur. La preuve, quelque chose tient l'humanité en vie malgré l'adversité. Une singulière force de vie lui permet de passer à travers ce qui l'éprouve. D'où la grandeur de la grandeur consistant à ne jamais abandonner l'humanité. Et la révélation comme quoi Dieu n'est pas simplement celui qui crée, mais celui qui sauve en donnant la force de franchir ce qui éprouve.

Pourquoi Dieu est-il celui qui, par sa grandeur éprouve et dont la grandeur consiste à donner les forces pour dépasser ce qui éprouve ? Il ne s'agit pas là d'un jeu, mais d'un acte profondément cohérent. Toute grandeur veut la grandeur, y compris la grandeur de ce qui n'est pas encore la grandeur. C'est en quoi la grandeur est grande.

Dieu qui est grand veut que l'homme soit grand. D'où l'histoire de l'humanité oscillant entre abîme et sublime. Abîme de l'orgueil et de la folie laissant l'impression que l'humanité est abandonnée. Sublime de la présence divine au cœur de la tempête. Silence terrible de Dieu, lorsque l'histoire est accablante et que le ciel

semble se taire. Sublime d'une parole divine montant de là où l'on pensait qu'il n'y a rien.

La dynamique du tout allant vers le tout passe par la tension d'un couple d'opposés entre l'abîme et le sublime. Il est difficile d'accepter cette tension contradictoire. Qui ne rêve pas de pouvoir vivre sans tensions, sans contradictions, sans déchirements ? Ayons le courage cependant de vivre une telle tension : en vivant celle-ci, nous découvrons le tout et derrière lui, ce qui sauve.

Dieu a pour nom le Sauveur. C'est ce qu'ont annoncé les prophètes d'Israël au monde. C'est un tel visage de Dieu qui est venu se révéler dans le monde à travers la naissance de Jésus, *leschouah* en araméen.

Dieu qui est tout, passe par tout. Par la transcendance située au-delà de tout ce que l'on peut imaginer. Par l'incarnation, dans une figure historique se donnant à voir en un point de l'espace et du temps.

Comprendre qu'il y a l'incarnation derrière la transcendance, c'est comprendre le tout de Dieu, le tout qu'est Dieu. C'est par là même jeter une lumière nouvelle sur la condition humaine. S'il y a l'incarnation derrière la transcendance, il y a la transcendance derrière l'incarnation. Il y a de ce fait un tout de l'homme, un tout qu'est l'homme. En apparence, un tel tout semble illusoire. La vie ne démontre-t-elle pas que l'homme n'est pas un tout ? Et pourtant, l'homme qui passe par la vie et par la mort passe par tout. Il vit le tout sans le savoir. Il s'en rend compte en acceptant de vivre. Toute acceptation de la vie ouvre les portes d'une connaissance inattendue. Quand on accepte la vie, ce n'est plus un homme qui vit. C'est le tout qui vit à travers lui.

Si Dieu ouvre de nouveaux horizons à l'humanité en donnant à celle-ci sa pleine mesure, le Christ donne sa pleine mesure à Dieu comme à l'homme en enseignant comment ne pas se perdre dans la grandeur divine.

L'humanité est faite pour tout vivre, tout connaître, passer par tout. Il y a de ce fait une pertinence à parler du Christ dans l'enseignement, vouloir savoir et rencontrer le Christ étant une seule et même chose.

*Le Verbe incarné, vu par un poète*

*Sache que tout connaît sa loi, son but, sa route ;  
Que, de l'astre au ciron, l'immensité s'écoute ;  
Que tout a conscience en la création ;  
Et l'oreille pourrait avoir sa vision,  
Car les choses et l'être ont un grand dialogue.  
Tout parle ; l'air qui passe et l'alcyon qui vogue,  
Le brin d'herbe, la fleur, le germe, l'élément...  
Crois-tu que la nature énorme balbutie  
Et que Dieu se serait, dans son immensité,  
Donné pour tout plaisir, pendant l'éternité,*

*D'entendre bégayer une sourde-muette ?  
 Non, l'abîme est un prêtre et l'ombre est un poète ;  
 Non, tout est une voix et tout est un parfum ;  
 Tout dit dans l'infini quelque chose à quelqu'un ;  
 Une pensée emplit le tumulte superbe.  
 Dieu n'a pas fait un bruit sans y mêler le Verbe.  
 Tout, comme toi, gémit, ou chante comme moi ;  
 Tout parle. Et maintenant, homme, sais-tu pourquoi  
 Tout parle ? Ecoute bien. C'est que vents, ondes, flammes,  
 Arbres, roseaux, tout vit ! Tout est plein d'âmes.*

*(Victor Hugo, Les Contemplations.  
 Ce que dit la bouche d'ombre.  
 Paris, Gallimard, p. 387).*

## **Dans l'image et pour la ressemblance**

Toute éducation se fait par imitation. Cela vient de ce que imiter est la seule façon que les hommes ont de pouvoir s'approprier la culture qui les entoure en la faisant leur. Pour reprendre une formule heureuse de Marcel Jousse, le grand anthropologue de la culture araméenne, "imiter, c'est rejouer le monde".

L'enfant, on le sait, apprend à parler en imitant le langage des adultes. L'adolescent modèle sa personnalité en prenant appui sur les modèles familiaux, sur les idéaux de son groupe d'appartenance, sur les valeurs de la culture dans laquelle il a grandi, sur les grandes orientations données par son époque. L'adulte, enfin, connaît lui aussi le modelage imitatif. Alors que l'adolescent se laisse modeler pour se modeler, le propre de l'âge adulte est de se laisser modeler sans se soucier de se modeler, se laisser modeler revenant à épouser par sa sensibilité la diversité du monde afin de voir monter les nuances et la profondeur de cette diversité.

Tout modelage imitatif bien vécu ne renvoie pas à un mimétisme plat, mais bien plutôt à un pétrissage. On ne comprend bien un savoir que quand on a été pétri par celui-ci en le pétrissant soi-même avant de pétrir le monde autour de soi afin d'en diffuser la vitalité.

L'imitation permet en ce sens de rentrer dans l'intériorité des choses et du monde. Avec cette intériorisation, elle contribue à faire de tout savoir une terre et de tout "appreneur" un terrien habitant cette terre. Les mots bien vécus en sont l'illustration. Ils révèlent tout leur pouvoir quand on les vit comme on vit une terre.

Le savoir n'est pas toutefois qu'un rapport à la terre. Il est aussi un rapport au ciel, savoir consistant à se dégager de la terre autant qu'à y rentrer. L'esprit n'est pas lourdeur. Il est liberté. On acquiert de l'esprit en étant aérien.

"L'homme a été fait dans l'image et pour la ressemblance avec Dieu", est-il rappelé dans la Genèse. Dieu étant ineffable, infini, l'homme a ainsi été fait à l'image

de l'infini afin de ressembler à l'infini. Etre créé par Dieu n'est donc pas dépendre de Dieu, comme on le pense souvent, mais se délivrer de toute dépendance grâce à Dieu.

La véritable identité humaine n'est pas de ce monde. Elle n'est même pas humaine. La Bible l'a enseigné. Pour libérer l'humanité. Pour éviter qu'elle se trompe d'identité en s'identifiant aux choses, aux animaux, voire même à l'homme.

Le Christ a enseigné. C'est cet enseignement qu'il est venu raviver. L'homme qui est fait pour le tout appartient à l'infini. Il se fait souvent voler son âme par un monde oublieux de cette belle origine. Il s'agit de lui redonner la mémoire de ses origines refoulées. Et pour cela, il s'agit de le faire penser. Entre autres par paraboles. Afin de réinscrire une profondeur dans la vie en inscrivant une profondeur dans le langage.

Quand on s'identifie au monde ou à soi, on n'entend plus les paroles et les mots. On n'a pas d'esprit. Quand on cesse de s'identifier au monde et à soi, on réentend les paroles et les mots. On a de nouveau un esprit. Les fondamentalistes de l'époque du Christ s'identifiaient au monde comme à eux-mêmes. Ils n'ont plus entendu les paroles et les mots. Ils ont empêché de les entendre. Ils ont même tué celui qui est venu les faire entendre en le crucifiant. "La lettre tue. L'esprit vivifie".

Le Christ est venu parler d'enseignement, de paroles, de mots, pour parler de vie véritable qui est plus que mondaine, plus qu'humaine. Enseigner, ce n'est pas parler du Christ, c'est le devenir. On le devient chaque fois que, étant rentré dans le modelage imitatif débouchant sur la construction de sa personnalité mondaine et humaine, on va au-delà, en donnant un ciel à cette terre mondaine et humaine.

Socrate appelait naître à nouveau le fait de naître à la pensée. Trouver le ciel de sa terre d'homme revient à naître à nouveau. "Qui n'est pas né à nouveau ne rentrera pas au Royaume", est-il rappelé. Qui n'a pas trouvé son ciel n'est pas né. L'enseignement fait naître ce ciel.

### *L'enseignement du Christ, vu par Marcel Jousse*

*Selon les récitatifs rythmiques de la tradition orale palestinienne, l'univers et l'homme n'ont été créés et conservés que pour la Torâh. Avant le Sinâï, cette Torâh a été proposée à tous les peuples du monde. Tous l'ont refusée, sauf Israël, qui a accepté de réceptionner, d'actionner et d'auditionner celle-ci.*

*La Torâh est une immense maison traditionniste à trois étages.*

*Au premier étage, c'est la maison familiale avec l'abba-père, instructeur élémentaire de ses fils, charnellement engendrés.*

*Au-dessus, c'est la maison nationale, avec le Rabbi, instructeur supérieur de ses fils, pédagogiquement engendrés.*

*Enfin, au sommet, c'est la maison céleste, maison mystérieuse, invisible, inaudible, dont les deux autres maisons ne sont que les répliques*

*imparfaites. Là traditionne éternellement la Trinité parlante du Parlant, de la Parole et du Souffle.*

*(Marcel Jousse, Le parlant, la parole et le souffle, Paris, Gallimard 1978, p. 201-202)*

## De la théologie mystique

Lorsque le Christ a enseigné, il s'est situé dans une dynamique trinitaire. Il s'est effacé devant le Père, parlant originaire, enseigneur de toutes les énergies de la création, source vivante et intime de chaque chose et de chaque homme et de ce fait, protecteur de la règle d'équilibre et d'harmonie sans laquelle aucune existence n'est possible. Il s'est effacé également devant l'Esprit Saint, souffle du Père, avenir de Dieu, liberté de la vie divine passant non seulement partout mais donnant de l'avenir à tout.

Un avenir sans origine est un avenir qui ne fait rien advenir. Aussi l'origine est-elle là non pas pour dominer le monde et la vie, mais pour protéger ceux-ci. D'où le côté "aimable" de l'origine et de la figure du Père, figure souvent vécue dans la terreur, donc dans la haine.

A l'inverse, une origine qui n'a pas d'avenir est une origine morte. Passé ayant eu lieu une fois pour toutes, elle se présente comme révolue. D'où l'importance de l'Esprit Saint. L'avenir de Dieu étant la vie même de Dieu, Dieu "est" au sens fort du terme en étant un Dieu qui "n'est pas encore" et non un Dieu qui se contentant d'être, est parce qu'il a été.

En ce sens, Dieu a de l'être parce qu'il n'est pas. Il n'est pas cette cause omnipotente écrasant tout comme le pense tout un imaginaire obsédé par la figure d'un Dieu autoritaire. Il est plutôt comme la vie intime et protectrice de tout ce qui vit. Il est aussi et surtout comme celui qui n'est pas encore, comme une intimité à venir.

La transmission qui est le fondement de toute pédagogie commence d'abord au sein de Dieu lui-même, au sein de sa dynamique trinitaire. C'est une telle dynamique qui donne sens à la parole du Christ. Celui-ci a parlé et parle encore, parce qu'il laisse parler et qu'il annonce.

Marcel Jousse a fait entrevoir que toute la langue araméenne est structurée trinitairement, toute transmission ne pouvant se déployer que dans le cadre d'un parlant, d'une parole et d'un souffle. La trinité n'est donc pas simplement une structure théologique. Elle est une structure anthropologique. Ce qui est vrai pour Dieu l'est pour l'homme. Ce dernier vit dans la plénitude de lui-même, quand il vit trinitairement en ayant une origine et non rien. En faisant advenir cette origine au lieu d'avoir un passé qui l'enferme. C'est alors qu'il se met à parler et à délivrer la parole du monde et des hommes.

Quand la parole se met à délivrer le monde et les hommes, il y a ce que l'on appelle église, terme mal compris parce que confondu avec un pouvoir clérical ou des dignitaires ecclésiastiques.

L'Eglise comme parole qui parle parce qu'elle laisse parler le parlant originaire en annonçant le parlant à venir est partout et nulle part. elle n'est pas dans un lieu ni dans des représentations spatiales. Elle est un fait intérieur et vivant, propre à chacun pris individuellement et collectivement.

Eglise voulant dire assemblée, il y a église quand un être humain devient une personne en se rassemblant autour de son parlant intime. Il y a église, quand plusieurs êtres humains deviennent une personne en se rassemblant autour de l'expérience collectivement partagée de l'éveil d'un parlant intime collectif. D'où le fait, pour l'Eglise, de se fonder sur la personne des saints, ces éveillés de l'intérieur. Et, du fait de la signification des saints, le sens de la tradition, qui est non pas retour au passé, mais présence du parlant intime à l'échelle de l'humanité au sein de l'histoire. En ce sens, l'Eglise est là pour opérer une transmutation, une transfiguration : envisager le monde entier comme une grande parole, laissant parler l'intime et annonçant l'intime à venir.

C'est un tel mouvement que l'on trouve en Dieu. Celui-ci, pour ainsi dire, se laisse parler lui-même, en étant pour ainsi dire délivré de lui-même. C'est ce mouvement qui anime l'Eglise, quand elle est vécue de l'intérieur. Celle-ci laissant parler l'intime de chacun et de tous, chacun comme tous se retrouvent avec soi. On est loin de l'idée selon laquelle être dans une église revient à être devant une institution ! Enfin, c'est ce que veut dire la vie liturgique. Remémoration de la vie divine offerte à l'humanité, celle-ci n'est pas une cérémonie extérieure, mais une libération vécue en commun. En s'identifiant à la vie du Christ au cours d'un modelage imitatif pétrisseur et ouvrant, l'assemblée cesse de se confondre avec son image mondaine et humaine. Elle découvre que ses racines ne sont pas simplement dans le monde et en elle-même, mais dans un avenir insoupçonné parlant à son intime.

L'orthodoxie comme Eglise constituée dans l'histoire s'efforce d'être fidèle à cette inspiration trinitaire laissant vivre le parlant originaire dans son souffle. En voulant organiser le destin de la civilisation, le catholicisme a produit une rationalisation théologique et politique remarquable. Subordonnant l'Esprit Saint au Père et au Fils au sein de la trinité, centralisant l'Eglise autour du pape, elle a cependant suscité une rigidité, contre laquelle s'est élevée la Réforme protestante qui, remettant en cause le poids d'une centralisation cléricale, a abandonné la tradition de la vie liturgique. Il y a en ce sens une pertinence de l'orthodoxie comme Eglise, de par son sens de la liberté du souffle de l'Esprit vécu dans le sein de la tradition liturgique. C'est en témoignant de la liberté de l'Esprit ainsi vécu, qu'elle pense pouvoir le mieux servir la réunion des Eglises comme la paix dans la cité. D'où le caractère original de sa théologie. Ni rationnelle ni morale, sans récuser l'importance de la raison comme de la morale, celle-ci est mystique, ainsi que l'a explicité saint Grégoire Palamas, ce grand saint du XIV<sup>e</sup> siècle, inspiré par l'expérience spirituelle du monachisme oriental ainsi que par la théologie des Pères de Cappadoce autour du Ve siècle après Jésus-Christ. Ce lien entre théologie et mystique signifie que l'esprit rentre dans la raison intime des choses qui est raison

parlante de celles-ci, quand la personne s'ouvre à son parlant intime au cours d'une expérience personnelle de celui-ci.

L'expérience spirituelle comme fondement de la théologie est la même chose que Dieu envisagé comme liberté. D'où le sens de l'orthodoxie. Non pas ligne pure et dure d'une doctrine, mais "juste louange" ainsi que l'indique son sens littéral. Il y a une orthodoxie de l'enseignement. Celle-ci apparaît, quand l'acte d'enseigner sait délivrer la liberté du parlant intime.

### **L'icône de l'intelligence**

Le Christ n'est pas venu étouffer l'humanité. Il est venu lui rendre sa parole. Les Pères de l'Eglise des premiers siècles l'ont compris. C'est la raison pour laquelle ils ont élaboré une théologie originale faisant du Verbe l'origine et le sens de toutes choses.

Comme son nom l'indique, le Verbe est parole agissante. Croisement de la parole et de l'action, il est rencontre du plan matériel (l'action, l'énergie) et du plan spirituel (la pensée fondamentale). Il est à cet égard communication des mondes entre eux. Le monde d'en bas (la terre) et le monde d'en haut (le ciel). Le monde passé et présent (le visible) et le monde à venir (l'invisible). Le monde humain et le monde divin. Le monde du féminin et le monde du masculin. D'où la signification originale du Verbe désignant non pas une forme verbale, mais ce qui, avant tout langage rend le langage possible.

Nous avons l'habitude de penser le langage comme ce qui vient après toute une évolution. Nous disons ainsi qu'il y a eu l'univers, la terre et la matière, la vie, les animaux, l'homme, la culture et le langage. Dans une logique divine, qui est une logique ontologique et non pas une logique anthropologique, c'est l'inverse qui apparaît. Le Verbe est premier. La matière survient après, comme effet du rayonnement du Verbe.

Dans une telle perspective, le monde existe parce qu'il est un monde sensé. Ce monde sensé existe parce qu'il est parlant. Il est parlant parce qu'il émane de la puissance du Verbe, grâce auquel tout ce qui est matériel a une correspondance sur un plan spirituel et tout ce qui est spirituel, un correspondant sur le plan matériel.

Il suit de là que, dans une logique du Verbe, le matériel n'est pas inféodé au spirituel ni le spirituel au matériel. Il n'y a ni matérialisme ni idéalisme. Tout participe de la lumière. La matière, sur le plan de la lumière matérielle énergétique. L'esprit sur le plan de la lumière intellectuelle et spirituelle.

Il est vrai que le Verbe est premier et principe, et qu'à ce titre il jouit d'une prééminence hiérarchique par rapport à la matière et à l'esprit. Il demeure que cette position hiérarchique n'est pas un pouvoir mais un anti-pouvoir. En étant premier, le Verbe est là pour éviter que la matière ne domine l'esprit ou que l'esprit ne domine la matière.

Tout en étant matière et esprit, le Verbe est encore autre chose. Un inconnu à venir et, du fait d'un tel inconnu, un surplus de sens. Ainsi, dans ce qui vit et qui fait

sens, il est l'avenir de ce qui vit comme de ce qui fait sens et, du fait de cet avenir, il est jubilation, exultation.

Le philosophe s'interroge souvent sur le lien existant entre vérité et liberté. Il arrive que la liberté refuse la vérité et que la vérité restreigne la liberté. Dans l'exultation de la parole, vérité et liberté sont inséparables. Une vérité qui jubile ne peut être aliénante. Une liberté qui exulte ne peut être fausse.

Le Verbe rassemble. Il le fait, parce qu'il envisage tout avec avenir. Tout ayant une ouverture grâce à l'avenir, tout est joyeux. Tout communique par une telle joie. Celle-ci permet, sans cesser d'être soi, de se lier avec ce qui n'est pas soi.

Ainsi, on s'interroge sur l'homme et sur le rapport de son âme et de son corps. Il y a en celui-ci une conscience capable de recul sur lui-même, son corps, la matérialité du monde. Il semble difficile donc de concevoir un corps sans une âme. Il y a cependant aussi en l'homme un corps et une sensibilité permettant un enracinement en soi, dans la matérialité et le monde. Comment lier cependant corps et âme ? Par quel principe unificateur ? Répondre par le corps, n'est-ce pas nier l'âme ? Et répondre par l'âme, n'est-ce pas nier le corps ?

Pour exister, tout homme a besoin de la totalité de lui-même. Toute vie humaine se vit corps et âme, de toute sa chair. On comprend donc l'être humain quand on le comprend d'une façon existentielle et non d'une façon analytique, en partant de la totalité de sa chair et non de son corps et de son âme, pris comme éléments séparés que l'on rassemble.

Bien des problèmes demeurent obscurs parce qu'on les envisage d'une façon analytique et mécanique, en allant des parties au tout, au lieu de les envisager d'une façon existentielle en allant du tout vers les parties. Ainsi, l'homme a un corps et une âme parce qu'il est un tout vivant, existant de toute sa chair. Il n'est pas un être vivant parce qu'il surajoute une âme à son corps ou un corps à son âme.

Le Christ, "Verbe fait chair", éclaire la condition humaine en invitant à envisager celle-ci existentiellement. Il éclaire la condition du monde et de l'histoire.

Il paraît difficile de concevoir le monde et l'histoire sans une âme. L'esprit du monde est donné par la façon dont l'humanité vit celui-ci en se détachant de lui d'une façon créatrice. L'esprit de l'histoire est donné par le génie humain qui, renouvelant son regard sur le monde, invente des époques successives. A ce titre, il est pertinent de parler d'un mystère de l'histoire sous la forme d'un sens ouvert, non limité, du monde et de l'histoire. L'âme du monde et de l'histoire se transformant, qui sait ce que celle-ci peut être ?

Mais, en même temps, il semble difficile de négliger la matérialité du monde et de l'histoire. L'âme du monde comme de l'histoire vit en s'incarnant dans la cité à travers une économie, une politique, une vie sociale, avec leurs obstacles, leurs conflits, leurs luttes nécessaires.

Le monde et l'histoire n'ont pas qu'une âme. Ils n'ont pas qu'un corps. Ils se vivent corps et âme, de toute la chair. Il n'y a donc pas à opposer l'incarnation au

mystère ou le mystère à l'incarnation. Le monde et l'histoire sont parce qu'ils existent. Ils existent parce qu'ils sont "réellement" dans l'incarnation et "spirituellement" dans une dynamique créatrice ouverte. Ils vivent parce qu'ils "sont" et qu'ils "ne sont pas encore".

Il existe une intelligence donnée par le Verbe. Celle-ci n'est pas obscure comme le pensent l'athéisme ou le piétisme. Cette intelligence réside dans une communication de chair à chair. Elle se dévoile quand l'homme comme le monde sont vécus corps et âme, comme des totalités vivantes et dynamiques.

Faute d'un engagement existentiel, nous avons du mal à le comprendre. Cela entraîne les crises et les conflits que le savoir connaît. Crises dues à l'idéalisme qui, ayant un sens de l'âme sans avoir un sens existentiel de l'homme et du monde, devient un intellectualisme. D'où une vision hiérarchique de la connaissance allant des savoirs du corps (physique, mécanique, biologie, médecine, gymnastique, cuisine, art de vivre) aux savoirs de l'âme (anthropologie, sociologie, psychologie, esthétique, littérature, philosophie, théologie, spiritualité).

Crises dues, à l'inverse, au matérialisme qui, ayant un sens du corps sans avoir un sens existentiel de l'homme et du monde, devient un réductionnisme. D'où des hiérarchies à l'envers ramenant tous les savoirs à la science, à la physique, à la biologie, à l'économie, à la politique ou à la psychanalyse.

Quand l'esprit n'envisage pas les choses d'une façon existentielle, il se rabat sur des conduites de pouvoir. Le savoir, de ce fait, n'exulte pas. Il devient triste. A l'extrême, il opprime. Quand, à l'inverse, il se relie à une dynamique existentielle, il rayonne, il diffuse de la lumière. A travers la matérialisation de l'incarnation. A travers le mouvement contradictoire consistant à se matérialiser et à se dématérialiser à la fois.

On accède à un tel savoir rayonnant en pratiquant une révolution de l'intelligence consistant à faire descendre celle-ci dans le cœur afin de la vivre "corps et âme". Les pères de la tradition ascétique ont appelé du nom de *metanoïa* une telle transformation. Ce terme utilisé pour caractériser la conversion ou bien encore le repentir, désigne en fait le dépassement de l'intelligence. Ainsi, se convertir, se repentir, revient à changer de vie en accédant à un nouveau régime de l'intelligence sous la forme d'une intelligence existentielle. L'icône en est une traduction.

Image du Christ, de la Vierge ou des saints, celle-ci n'est pas un portrait vu en perspective, mais jaillissement d'une présence venue des profondeurs de l'image en direction de l'assistance. On ne voit donc pas une icône. On est vu par elle. On se laisse voir par elle.

L'intelligence vécue corps et âme débouche sur une telle vision. Véritable icône, elle laisse parler l'intelligence corps et âme. Aussi est-elle lumineuse en faisant voir.

Ainsi que l'a vu Leibniz, l'intelligence est une capacité de pouvoir réfléchir le monde. Quand le monde devient intelligent, tout réfléchit tout. La lumière se diffuse partout. Tout traduit la lumière à sa façon.

On accède à cette lumière par la voie négative du dépouillement (voie apophatique). Ce que Bachelard a appelé la “philosophie du non”, démarche de la pensée consistant à aller contre soi afin d’envisager le réel comme étant non pas ce que l’on connaît, mais ce que l’on ne connaît pas encore.

Le monde contemporain est en quête d’un savoir qui ne soit pas un pouvoir. Lorsqu’on vit l’intelligence corps et âme en se dépouillant, on laisse parler la lumière qui rayonne partout, souligne la tradition orthodoxe de l’icône. Il y a une icône de l’intelligence que la modernité peut faire naître, si elle continue d’approfondir le sens du dépouillement critique qui mène à la libération de la lumière rayonnante.

### *L’intelligence selon saint Isaac le Syrien*

*Veux-tu être comblé de délices ? Ne tiens aucun compte de la quantité. Dans la psalmodie de la liturgie, dis les versets comme tu dis la prière. Que ton intelligence soit en contemplation devant les versets, jusqu’à ce que ton âme s’éveille à force de les comprendre, émerveillée par l’économie divine.*

*Ce dont tu peux faire ta prière, prends-le. Quand la certitude a conforté l’intelligence, la confusion cède et s’en va. La paix de la réflexion n’est pas dans le travail servile. Dans la liberté des fils et des filles de Dieu, il n’y a pas de confusion.*

*La confusion a coutume d’enlever le goût du sens et de la compréhension, de vider les paroles de tout ce qu’elles signifient, comme la sangsue absorbe la vie du corps en buvant le sang de ses membres.*

*La confusion est la chair du diable. Satan a coutume de monter sur l’intelligence comme un cavalier et de l’engloutir dans la confusion. C’est cela qu’il te faut discerner.*

*Ne dis pas les paroles de la liturgie comme si elles venaient de l’extérieur. Dis les comme si elles venaient de toi-même, afin de les discerner comme quelqu’un qui comprend ce qu’il fait.*

*(Saint Isaac le Syrien, Œuvres spirituelles, trad. J. Touraille, Paris, Desclée de Brouwer, 1981, 33<sup>e</sup> discours, p. 207).*

### **L’icône de la liberté**

La véritable intelligence est lumière. A la confusion qui fait demeurer à l’extérieur des choses, elle oppose la pénétration qui rentre à l’intérieur des choses. Quand une telle intelligence pénètre l’homme, elle dévoile le noyau d’être de celui-ci, qui est son être existentiel, la totalité de lui-même corps et âme. Quand elle pénètre le monde, elle libère la totalité créatrice dans son incarnation et son mystère.

La vie de l'intelligence est parsemée d'obstacles et de conflits. Cela vient de ce que l'on agit souvent à l'envers. Au lieu de se dessaisir on cherche à saisir. On bascule de ce fait dans une logique de pouvoir.

Une véritable intelligence va à contre-courant, ou bien elle cesse d'être intelligente. C'est ce qu'a compris Platon en montrant qu'il faut aller contre ses opinions, Descartes en passant ses croyances au crible, Kant en découvrant le jugement critique, Hegel en rapprochant la vie de la pensée d'une dialectique inlassable, Alain en proclamant que "penser, c'est dire non". Ce qui est vrai de l'intelligence, l'est de la vie morale et politique. Il n'y a de bonne morale et de bonne politique que lorsque morale et politique avancent contre elles-mêmes. Si, dans les questions inhérentes aux relations entre politique et religion on avait la sagesse de garder ce principe en mémoire, bien des problèmes en la matière verraient un début de solution.

Ainsi, au sein de la tradition chrétienne, l'histoire est là pour en témoigner. Quand l'Eglise s'est comportée comme un pouvoir au lieu d'être un contre-pouvoir, quand elle a voulu dominer au lieu de veiller à ce que la cité des hommes ne soit pas asservie, elle a basculé dans la violence. Voulant tout ramener à la foi, elle a simultanément créé un système de surveillance étouffant et suscité un piétisme exalté opposant le sentiment religieux à la foi. L'esprit compris comme lumière traversant l'homme et le monde corps et âme a été divisé contre lui-même. La raison est devenue une arme au service de la foi et la foi un pouvoir dominant la raison.

A l'autre extrême, quand la vie politique des hommes devient un pouvoir au lieu d'être un contre-pouvoir elle aussi, quand elle cherche à dominer au lieu de vouloir délivrer, elle bascule dans la violence. Ainsi, au cours de la modernité, voulant tout ramener à la raison, la politique rationnelle mise en place par une culture émancipatrice au nom de la science et de l'humanité a fait émerger une rationalisation contraignante, voire absurde, du monde tout en promouvant un positivisme exalté opposant la raison à la foi. La raison a ainsi exclu de l'homme toute sa part sensible et profonde ainsi que sa part supérieure et ontologique. Elle s'est mise à tenir lieu de toute foi en se dispensant de toute foi.

Présentement, la situation est bloquée. Après un temps d'affrontement voyant successivement la répression de la raison par la foi dans le cadre d'une Eglise autoritaire, puis la répression de la foi au nom de la raison dans le cadre d'un Etat totalitaire, une tentative de statu quo a été créée dans le cadre d'un Etat laïque se donnant pour but de respecter toutes les opinions en garantissant la liberté d'expression de celles-ci au nom de la tolérance.

S'il est, bien sûr, préférable de vivre dans un régime de tolérance plutôt que de subir la férule d'une dictature religieuse ou d'un régime totalitaire, il n'en reste pas moins que la situation de statu quo qui a cours est en train de révéler ses failles.

Tant que la laïcité a pu profiter du souffle des idéaux républicains, lesquels étaient pétris de valeurs chrétiennes sécularisées, la laïcité a eu du sens, tout le monde pouvant se retrouver sur des bases communes, chrétiens comme laïcs. Avec la montée d'une démocratie anti-républicaine, les choses changent.

L'hyper-individualisme défendu par l'ultra-démocratie libérale et libertaire soumet le monde contemporain à un certain nombre de paradoxes, dont on voit mal comment celui-ci va pouvoir les résoudre.

Ainsi, la liberté d'opinions est respectée en apparence ; il règne en réalité un climat sourd d'intolérance à ce sujet, la confusion systématiquement pratiquée par les médias entre religion et fanatisme frappant de suspicion toute expression religieuse. Hier, les préjugés étaient le fait du monde religieux contre le monde moderne. Aujourd'hui, les préjugés sont le fait du monde moderne contre le monde religieux. De tels préjugés se développent d'autant plus vite qu'en l'espace d'une trentaine d'années un pays comme la France s'est majoritairement déchristianisé et despiritualisé, en perdant ainsi en trois décennies les acquis d'une mémoire millénaire.

Du fait de cette situation, la compréhension de toute une partie de la culture européenne marquée par la symbolique chrétienne est devenue impossible. Faute de connaissances minimales en la matière, la société contemporaine n'a donc pas accès à son propre patrimoine. Celle-ci est par ailleurs confrontée à une contradiction inédite.

Comme toutes les opinions sont mises sur le même niveau, il ne devient plus possible de démontrer les raisons pour lesquelles la démocratie vaut mieux que telle ou telle idéologie anti-démocratique. Comme la démocratie n'est plus en mesure de se fonder et de se défendre, les extrémismes, et en particulier les extrémismes religieux, en profitent pour s'affirmer, en se servant cyniquement de la liberté offerte par la démocratie contre la démocratie.

Les pouvoirs publics tentent aujourd'hui de pacifier la situation en lançant des appels au calme et à la tolérance. Peut-on toutefois fonder une société sur des attitudes uniquement négatives consistant à être contre la violence en relativisant en permanence ce que l'on dit pour ne pas gêner l'autre ? On ne bâtit pas un avenir contre, dans la hantise de telle ou telle menace (totalitaire ou terroriste) ainsi que dans la répression de ses propres convictions. Entre l'impuissance et la peur de l'autre comme de soi, on voit mal comment une culture de la tolérance va pouvoir, à elle seule, harmoniser un monde qui, se mondialisant, jette pêle-mêle, les unes contre les autres, cultures et religions.

Il y a pour cela une laïcité à réinventer. On peut le faire, en envisageant le problème du lien entre religion et politique dans le monde moderne sur le mode, non pas d'un pouvoir, mais d'un contre-pouvoir.

Si l'on tente de régler le problème de la relation religion-politique par le pouvoir, que ce soit le pouvoir d'une religion ou de la religion, le pouvoir d'une politique ou même de la tolérance, on ne pourra pas échapper à un affrontement, qui risque d'être d'autant plus terrifiant qu'il sera planétaire.

Si, en revanche, les personnes éclairées de chaque religion comme de la société civile, ayant compris que leur rôle n'est pas de dominer mais de libérer, mettent

leurs intelligences en commun, le monde de demain sera en mesure de ne pas se déchirer au nom de la religion.

Dans chaque religion, dans chaque courant philosophique, on trouve des hommes et des femmes éveillés. Ceux-ci se sont toujours lus et compris, leur démarche ayant été une démarche de connaissance et non une démarche de pouvoir. C'est sur eux qu'il importe de se régler.

La politique a toujours été une affaire d'idées. Elle le demeure. Quand l'état d'esprit est au pouvoir, la pratique est à la violence. Quand l'état d'esprit sera au contre-pouvoir, peut-être verra-t-on ce que l'on n'a encore jamais vu : des religions et des philosophies agir pour se libérer et non pour se dominer. Quand la parole est juste, l'intelligence rayonne, rappelle la tradition orthodoxe. La liberté aussi. Le monde devient alors son icône. On peut introduire l'icône de la liberté dans l'espace public. Il suffit pour cela de faire sa propre révolution culturelle en allant contre soi. L'orthodoxie appelle cela se convertir.

#### *La liberté selon Nicolas Berdiaev*

*La liberté de l'esprit suppose un embrasement de l'esprit. Or, cet embrasement ne se rencontre pas si souvent et tel n'est pas le fondement habituel des sociétés humaines. Les mœurs, les coutumes et les sociétés généralement s'affaissent et cristallisent par l'extinction du feu spirituel.*

*L'homme peut se passer de la liberté, et la revendication de la liberté de l'esprit, qui engendre le tragique et la souffrance de la vie, n'est pas une revendication humaine, mais divine.*

*Ce n'est pas l'homme, mais Dieu qui ne peut pas se passer de la liberté humaine. Dieu exige de l'homme la liberté de l'esprit ; il n'a besoin que de l'homme spirituellement libre. Le dessein divin sur l'homme et le monde ne peut s'incarner sans la liberté de l'homme, sans la liberté de l'esprit. La liberté humaine a pour fondement l'exigence de la volonté divine. Dieu veut que l'homme soit.*

*(Nicolas Berdiaev, Esprit et liberté,  
Paris, Desclée de Brouwer, 1984, p. 132.)*

### **Pour une modernité inspirée**

Le Christ est venu enseigner le monde. Dieu fait homme, Verbe fait chair, il est venu montrer, par sa divino-humanité, que l'homme et son histoire sont d'une profondeur insoupçonnée. En écrivant sa vie d'homme, individuellement et collectivement, l'humanité écrit en même temps sa vie dans le Royaume céleste.

Enseigner au sens fort du terme consiste à s'inscrire dans la lignée du Christ en révélant cette double face des choses, humaine et divine, incarnée et porteuse d'un infini de sens que l'on appelle mystère.

Il arrive que l'on doute de cette richesse de la réalité et que, de ce fait, on s'interroge. N'est-il pas exagéré de donner une extension divine à la vie humaine ? N'est-ce pas là une vue exaltée des choses ? Et quand bien même ce serait vrai, l'humanité mérite-t-elle tant d'honneurs ?

Quand on ne doute pas d'une telle réalité divine, il existe une tendance à ne la vivre qu'à moitié. Il doit bien "y avoir quelque chose", entend-on. Une sorte de "grand Tout" avec lequel nous fusionnerons après la mort. Certains parlent de promesse divine plus que de réalité divine. Autre façon d'indiquer que, dans un avenir lointain, un miracle aura lieu. Subtile façon de marier le pragmatisme pour le présent avec une espérance pour le futur.

Le propre d'une vision orthodoxe de l'enseignement réside dans une autre approche que ces deux voies. On doute du plan divin de l'existence ? Soit. Mais qu'est-ce qui pousse les hommes à aller au-delà d'eux-mêmes ? N'est-ce pas l'impossibilité de se concevoir d'une façon terre à terre parce que ceux-ci sentent que c'est là mutiler l'humanité ? N'est-ce pas parce qu'elle se vit comme liée à un ciel et pas simplement à la terre que celle-ci cherche à s'élever ?

Dieu comme cause isolée du monde ne parle pas aux hommes et l'on comprend que l'on puisse douter d'un tel Dieu. Mais, Dieu comme ce qui parle à l'humanité de l'intérieur d'elle-même afin de la pousser à vivre et à devenir libre lui parle tellement que, sans un tel Dieu, la vie humaine perd toute signification.

Si l'homme ne peut s'expliquer Dieu, il s'avère que Dieu explique l'homme. D'où le lien que celui-ci établit avec Dieu, en prenant conscience que se lier à Dieu et se lier à soi sont une seule et même chose.

La question de l'homme et la question de Dieu sont inséparables, cette relation intime débouchant sur le sens et la liberté de l'homme. Est-il dès lors sûr que lier l'homme à Dieu soit trop exalter l'homme ? Combien de temps va-t-on encore penser qu'en privant l'humanité de tout sens et de tout ciel sous le prétexte de ne pas l'idéaliser, on la rend plus libre ?

Quand au fait de croire en Dieu, mais d'une façon lointaine, afin de demeurer pragmatique, on fait bien des confusions s'agissant de la promesse. Qui dit promettre ne veut pas dire "faire attendre", mais "mettre devant". Ainsi, la promesse ne renvoie pas à plus tard. Elle devance au contraire.

Si le présent vit comme présent, quand il a un avenir, l'avenir a un avenir, quand il est présent et non pas simplement à venir. Dieu, s'il cesse d'être présent, cesse d'avoir un avenir. On ne peut donc le concevoir que comme présent. En le remettant à plus tard, on signifie qu'un autre présent a plus d'importance.

Rien ne devient réellement réel si ce réel n'est pas supérieur. Rien n'est supérieur si cela ne devient pas réel. Ainsi, il n'y a rien de petit dans le réel. Tout a une

grandeur. L'enseignement a pour sens de faire vivre une telle relation. Quand il le fait, il élève. On se réjouit toujours d'être ainsi élevé.

La modernité s'efforce de cultiver le sens du réel. Elle a tendance à oublier ou à refouler son sens du supérieur. Avoir la foi dans le monde d'aujourd'hui ne consiste pas à faire honte à cette modernité de ce qu'elle est, mais à lui permettre de devenir pleinement ce qu'elle est. Aussi convient-il de réconcilier la modernité et la foi.

Tout homme de foi a beaucoup de choses à apprendre de son époque. Quand il le fait avec simplicité, le sens du supérieur dont il se réclame devient réel. Pour le plus grand profit de tous, il fait entendre une parole qui sonne juste.

## Bibliographie

- Olivier CLEMENT, *L'Eglise orthodoxe*, Paris, "Que sais-je ?", P.U.F.  
 Jean MEYENDORFF, *Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*, Paris, Seuil.  
 Marcel JOUSSE, *Le parlant, la parole et le souffle*, Paris, Gallimard.  
 ISAAC LE SYRIEN, *Œuvres spirituelles*, Paris, Desclée de Brouwer.  
 Nicolas BERDIAEV, *Esprit et liberté*, Paris, Desclée de Brouwer.  
 Nicolas BERDIAEV, *De la destination de l'homme*, Lausanne, L'Age d'homme.  
 LEIBNIZ, *La monadologie*, Paris, Garnier-Flammarion.  
 Michel SERRES, *La traduction*, Hermès II, Paris, Minuit.  
 Edgar MORIN, *La méthode*, Paris, Seuil.  
 Gaston BACHELARD, *La philosophie du non*, Paris, P.U.F.  
 Panayotis NELLAS, *Le vivant divinisé, Anthropologie des Pères de l'Eglise*, Paris, Cerf.  
 Raimon PANIKKAR, *Une christophanie pour notre temps*, Actes Sud.  
 Raimon PANIKKAR, *L'expérience de Dieu*, Albin-Michel.

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV  
 Rédaction Serge TCHEKAN

	Abonnement annuel	
	SOP mensuel	SOP + Suppléments
France	32,80 euros	65,60 euros
Autres pays	36,60 euros	84,00 euros

Réalisation : Marie-Claire EVDOKIMOV  
 Serge TCHÉKAN

Commission paritaire 1106 G 80948  
 ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris  
 Tarifs PAR AVION sur demande